

L'évocation de ces silhouettes est le meilleur commentaire des remarques qui précèdent concernant les mérites respectifs et l'utilité de ces deux types que nous avons appelés la « Haute Ecole » et le « va de l'avant »



Encouragement au pillage.

L'agence parisienne bien connue, la *Presse associée* que dirige M. Jean-Bernard a consacré dernièrement une de ses monographies à la Revue Olympique sous le titre alléchant : un confrère qui désire être démarqué. Il y était dit que l'anonymat de nos articles n'a d'autre but que d'en faciliter la reproduction et par là la diffusion des idées nouvelles que nous défendons, diffusion que nous souhaitons aussi rapide et aussi complète que possible. La Revue Olympique, ajoutait on, ne craint, point d'être pillée ; elle le désire même et ne s'inquiète pas si, en reproduisant ses articles, on oublie parfois d'en citer l'origine. La monographie de la *Presse associée* se terminait ainsi : « La chose est assez originale pour être signalée et voilà en somme une belle pépinière de données intéressantes et fécondes qui se trouve généreusement ouverte à tous pour l'amour de l'art. La culture physique y puisera le germe de nombreux progrès » Là-dessus, explosion d'indignation de la part de quelques chroniqueurs français qui crient au scandale et réclament l'intervention de la Société des Gens de Lettres de Paris pour mettre fin à un abus aussi intolérable. Cette menace est pour faire sourire. La Revue Olympique, organe d'un groupement international, imprimée en Belgique et administrée en Suisse, ne relève à aucun degré de la Société des Gens de Lettres laquelle d'ailleurs a bien mieux à faire qu'à s'occuper de nous. Car si nous cherchons autant que faire se peut à donner à notre prose un vêtement littéraire, elle n'en est pas moins d'ordre technique s'enfermant dans les limites précises des sports, de l'éducation physique, de l'hygiène et des questions olympiques. Il est hors de doute que nous soyons les maîtres chez nous, libres par conséquent d'« encourager le pillage » si bon nous semble. Mais le droit ne nous suffit pas; nous voulons encore avoir raison. La plupart des journaux qui reproduisent des articles de la Revue Olympique comme l'ont fait dernièrement encore le *Berliner Tageblatt* ou

la *Gazette de Lausanne*, ne manquent pas naturellement de mentionner son nom. Oublierait-on, là ou ailleurs, cette formalité nécessaire que, loin d'en être vexés, nous ne verrions que l'extension donnée à nos doctrines. Et comme nos études sont désintéressées et n'ont d'autre but que de servir la grande cause de l'éducation physique et du progrès sportif, nul ne peut raisonnablement nous en vouloir de notre tolérance.



La crise évitable.

C'est, un plaisir inattendu pour les lettrés que la publication d'un manuscrit inédit signé du grand écrivain que fut Gustave Flaubert. Celui qui vient d'être livré au public n'a point évidemment la perfection d'un chapitre de Salamambo. On y sent l'incohérence du premier jet : la ciselure finale a fait défaut. Mais il s'y trouve de très curieux passages dans lesquels Flaubert, racontant son enfance, analyse avec une force et une profondeur singulières la crise qui a fait de lui un homme : cette crise qui est celle de presque tous les jeunes Latins. « Dès le collège, écrit Flaubert, j'étais triste; je m'y ennuyais, je m'y cuisais de désirs, j'avais d'ardentes aspirations vers une existence insensée et agitée; je rêvais les passions; j'aurais voulu toutes les avoir. Derrière la vingtième année, il y avait pour moi tout un monde de lumières et de parfums. . . . vaguement je convoitais quelque chose de splendide que je n'aurais su formuler par aucun mot ni préciser dans ma pensée sous aucune forme mais dont j'avais néanmoins le désir positif, incessant ». Et plus loin : « La femme était pour moi un mystère attrayant qui troublait ma pauvre tête d'enfant; à ce que j'éprouvais lorsqu'une de celles-ci venait à fixer ses yeux sur moi, je sentais déjà qu'il y avait quelque chose de fatal dans ce regard émouvant qui fait fondre les volontés humaines et j'en étais à la fois charmé et épouvanté. . . . je me dépêchais bien vite de faire mes devoirs pour pouvoir me livrer à l'aise à ces pensées chéries. Je commençais par me forcer à y songer comme un poète qui veut créer et provoquer l'inspiration. . . . Le jour enfin que je devinai tout, cela m'étourdit d'abord avec délices comme une harmonie suprême mais bientôt je devins calme et vécus dès lors avec plus de joie; je sentis un mouvement d'orgueil à me dire que j'étais un homme, un être organisé pour avoir un jour